

LE  
**PÈRE PEINARD**



REFLECS HEBDOMADAIRES D'UN GNAIFF

ABONNEMENTS  
FRANCE

Un An..... 6 fr.  
Six Mois.... 3 »  
Trois Mois . 1 50

BUREAUX

120, Rue Lafayette. — PARIS

Adresser toutes les correspondances au nom  
de l'ADMINISTRATEUR

ABONNEMENTS  
EXTERIEUR

Un An..... 8 fr.  
Six Mois... 4 »  
Trois Mois.. 2 »

# Les Empêcheurs d'amour

## GNOLERIES PATERNELLES

Y a rien de plus pitoyable au monde que les histoires d'amours malheureux. Quand on est jeune, qu'on a du sang plein les veines, on a le feu au corps vivement : on flambe comme des allumettes de contrebande.

On ne demande rien à personne : on voudrait faire son nid, turbi-

ner, s'arranger une vie indépendante ; mais c'est bougrement rare qu'il n'y ait pas quelques emmerdements à la clé.

Oui, c'est bougrement rare, dans notre garce de société, de voir deux amoureux s'en aller bras dessus, bras dessous, sans

— 2 —  
que des crampons ne viennent les contrarier.

Ici, c'est pas les autorités gouvernementales; c'est pas le garde-champêtre, niles flics qui se foutent en travers, non! C'est des tytes qui font profession d'aimer leurs enfants: c'est le père, la mère, qui par routine se sont foutus dans la caboche de faire le bonheur de leurs gosses malgré eux.

Toujours la même rengaine, nom de dieu! Si les gouvernants ne nous foutent pas la paix, c'est qu'ils se posent en paternels, les cochons, et veulent faire quand même le bonheur du populo.

En réalité, les gouvernants, de même que le père et la mère, ne réussissent jamais qu'à faire des mistouffles aux pauvres types qui sont sous leur coupe.

Toutes les déveines qui tombent de droite et de gauche sur le casaquin des amoureux, ne sont pas mises en lumière, foutre! Sur cent histoires de ce genre on en connaît tout de suite une ou deux.

Y a guère que quand ça tourne tout à fait au tragique, quand les pauvres gas se cassent la margoulette, qu'on apprend leurs malheurs.

J'ai pigé quelque part que les peuples les plus heureux sont ceux qui n'ont pas d'Histoire: c'est pas si bétasse que ça en a l'air, nom de dieu.

Pour les amoureux c'est kif-kif! Ainsi, qui saurait les amours de Mathilde et d'Henri, deux jeunes gens ayant 25 ans à eux deux, si leurs parents n'avaient été des bassinoires de grand calibre?

En voilà une sale habitude qu'ils

ont les parents, de regarder les loupis comme leur propriété, et de vouloir leur imposer une ligne de conduite? S'ils étaient moins raseurs, bien des catastrophes seraient évitées.

Laissez donc, nom de dieu, la jeunesse suivre son cours et ses passions. La vie ne se recommence pas; on n'a pas vingt ans, deux fois. En contrariant vos fistons, vous barbouillez de suie leurs plus belles années: vous changez la joie en pleurs, une fête en deuil!

\*\*

Il y a une quinzaine de jours, Mathilde et Henri se carapataient de la rue de Jouy ou perchaient leurs paternels et se foutaient en ménage. Turellement, leur nid n'était pas de ces plus soyeux: c'était rien qu'une chambre de garnot, mais ça leur suffisait.

Pauvres fieus, on les a pas laissés se bêcoter longtemps! Les parents les relancent, et au bout de huit jours les dénichent chez le marchand de sommeil.

Quel savon, nom de dieu! Mince d'engueulades qu'ont subi les deux tourtereaux: un déluge, quoi. Et maintenant, en route, on les ramène chacun dans leur case.

Ah, couillons de parents! Sous prétexte de rendre vos loupis heureux plus tard, vous leur rendez la vie dure. Laissez leur donc le bonheur qu'ils ont dégotté pour le présent: c'est une marchandise assez rare, pour ne pas la foutre en l'air quand on la tient.

Qu'est-il arrivé? Pardieu, désespérée d'être séparée de son Henri, Mathilde a profité d'une occase que sa mère était aux pro-

visions, s'est foutue deux coups de revolver dans la peau et en est morte.

Est-ce ça, que vous vouliez? Bien sûr que non, nom de dieu! Mais voilà, vous avez la tête bourrée des imbéciles préjugés du temps sur le mariage, sur l'honneur, sur l'intérêt.

Ah malheur de malheur! Que vous devez vous en mordre les pouces actuellement, d'avoir écouté les idées biscornues que vous aviez dans la caboche!

\*\*

Voyez-vous, y a rien de tel que de laisser à chacun sa liberté.

Je sais d'ici, nom de dieu, les rengaines que vous allez me foutre dans les guibolles: « Mais les enfants, si on ne les tenait pas, ils feraient des bêtises à tout coup... »

Eh foutre, il vaut mieux qu'ils fassent des bêtises réparables en abusant de leur liberté, que d'en faire d'irréparables comme Mathilde, justement parce que vous vous serez foutus en travers.

Certes, quand ils n'ont pas encore la jugeotte bien d'aplomb, les fistons ont besoin qu'on les guide, ça c'est naturel. Seulement ce qui est bougrement mauvais, c'est de foutre votre volonté à la place de la leur.

Au lieu de leur donner des ordres, de les mener à la baguette, il serait autrement chouette de les pistonner en douceur, de leur donner des conseils. C'est à ça, et rien qu'à ça que se bornent les droits du père.

Vous vous fiez à la loi qui vous accorde des droits sur eux jusqu'à 21 et 25 ans. S'il y a quelque chose

d'idiot, c'est bien ça: on n'est pas tous coulés dans le même moule, sacré pétard!

Vous oubliez trop souvent que vos gosses ne sont pas des mécaniques, qu'ils veulent vivre, nom de dieu! Et quand ils veulent s'emanciper, c'est que leur heure est venue.

Y a pas à barguigner, mille bombes, faut envoyer dinguer toutes les lois, et toutes ces sacrées autorités, qui ne sont que des bâtons collés dans les roues de l'existence.

Ça fait, on ne sera pas aussi embarrassés qu'on pourrait le croire à vue de nez. Tout ira bougrement mieux que maintenant: à chaque machine, à n'importe quelle bricole, on appliquera en peinarde le fourbi que le bon sens indique toujours.

### CHASSEPOTS AU RABAIS

Ça leur arrive pas souvent aux grosses légumes d'avoir de bonnes idées: pourtant, y a pas à dire, ils viennent d'en avoir une, nom de dieu!

Les anciens chassépots qu'ils avaient foutus au rancard, pour les remplacer par les fusils Gras, puis ensuite par les fusils Lebel, ils les ont soldés au rabais.

De sorte qu'actuellement, on les voit aux devantures de tous les bazars; pour dix francs, on peut s'en payer un. C'est pas cher, nom de dieu, et vrai, ceux qu'ont les moyens auraient bougrement tort de s'en priver.

Pour les cartouches, y a qu'à demander l'adresse au marchand: elles coûtent quinze francs le cent. C'est un peu cher, trois sous pièce,

mais si elles servent à dégouter un gros bonnet, y a pas de mal. On ne sait pas ce qui peut arriver! On dit bien assez, qu'au prochain coup de chien, on ne se foutra guère de coups de torchon dans les rues, vu que les barricades, c'est de la molerie.

Quoique ça, il est toujours bon de s'être précautionnés d'avance, et puisque les gouvernants sont assez gentils pour foutre les chassepots à notre disposition, nous serions bougrement bêtes de laisser passer l'occasion. C'est un ancien modèle, c'est vrai; mais ayant ceux-là, on peut s'en procurer de plus nouveaux.

### GRÈVE DE MINEURS

Ah, nom de dieu, y a une sacrée grève de mineurs, pour l'instant en Belgique.

Ça a pris de l'extension en un rien de temps: on dirait d'une flambée de grisou. Mais du bon grisou que celui-là, mille bombes: du grisou qui requinque les pauvres bougres au lieu de les escouffier.

Ils sont une vingtaine de mille, les gas, sortis des puits. C'est un sacré appoint, nom de dieu: à vingt mille, on peut abattre de la chouette besogne.

Voilà le hic, justement, c'est qu'ils n'en font guère de la besogne! Ils se contentent de refuser aux exploiters de tirer du charbon.

Sortis du puits, ils ont foutu le pie dans un coin, ont accroché leurs lampes, et sont rentrés au coron les pattes dans les poches.

La belle foulaise que de faire

grève pour se coller le cul sur un tabouret! On ne va guère loin avec un fourbi pareil, nom de dieu: ça ne fait pas bouillir la marmite que de reluquer le plafond et de se tourner les pouces.

Avant qu'il soit bien longtemps la femme et les mômes auront les tripes vides. Avec quoi les emplir, mille bombes, puisqu'on s'est contentés de se croiser les bras?

Je sais bien qu'on fait des chouettes réunions, où des milliers de bons bougres se jurent à eux-mêmes de résister jusqu'au bout, de tenir tête aux singes, et de ne se refoutre à la besogne qu'après avoir obtenu l'augmentation qu'on réclame.

Pauvres aminches! C'est pas le cœur qui vous manque; mais, mille bombes, ça ne suffit pas. En plus, faut être bougrement marrioles. Vous faites la guerre aux singes, c'est très chouette! Seulement, faut la faire galbeuse, et le premier point pour faire la guerre, c'est d'avoir des munitions plein son sac.

Or, des munitions, c'est pas, nom de dieu, les quatre sous que peuvent vous abouler les copains qui turbinent, qui pourroit suffire à vous faire croustiller? car foutre, c'est les premières munitions ça, les pains de quatre livres!

Donc, faut être à l'œil pour se munitionner, nom de dieu! Les patrons sont les ennemis, vous leur faites la guerre: or, chacun sait, que le premier truc que fait une armée en campagne, c'est de réquisitionner de la boustifaille sur le dos de l'ennemi.

### LA MOISSON

— Tiens, te voilà mon vieux La-pierre. T'as donc été en villégiature? Voilà plus d'un mois qu'on n'a pas vu ta binette. C'est-y la rousse qui t'a chauffé dans une râfle? D'où sors-tu donc, nom de dieu?

— Je viens de faire la moisson, ma vieille branche; et je m'amène pour que tu me colles une pièce à mes ripatons.

— Invisible, comme dans le grand monde, pas?

— Celle que je te foutrai sera plus invisible encore, mon vieux Peinard, car en fait de galette, j'en rapporte pas lourd... Regarde la gueule qu'ils ouvrent mes godillots, — on dirait celle à Garnieribus.

— Hé bien, puisque te voilà campluchard, donne moi des nouvelles des blés, au moins?

— Ils sont couchés, mon vînx, ou plutôt ils l'étaient, car pour l'instant on s'occupe de les battre. Mais le grain est nourri tout de même, faut pas se plaindre.

— Quoique ça, les moissonneurs sont pas à la noce. Y en a à Chartres plus de 1,500 à la louée, sans turbin, — des Belges pour la plupart; on va les rapatrier, car ils n'arrivent pas les poches farcies de galette, comme bien tu penses...

J'en ai vu de dures: Regarde mes mains, à force de lier des gerbes, elles en saignent. Quel vache de turbin! On gagne dans les 6 francs par jour à bûcher de 4 à 5 heures du matin, à la nuit, — et c'est pas volé!

— Mais, vous êtes nourris, logés?

— Oui, logés! Dans les granges, on s'y couche comme on peut. Comme nourriture, c'est pire! Faut se payer une gamelle et on vous l'em-

Et que réclamez-vous à vos patrons, les camaros? Quelques bricoles, quelques sous d'augmentation!

C'est de la gnognotte, nom de dieu! Réclamer la tête d'une épingle, quand on a droit à une niche, c'est bougrement pas être exigeants!

En admettant encore, que les Compagnies mettent les pouces, et que grâce à votre nerf, elles en passent par ou vous voulez, votre sort en sera-t-il beaucoup changé?

Vous aurez une lichette de pain, un peu plus grosse, peut-être! Et encore, ça ne durera guère, car vos mufles d'exploiteurs sont roublards; ils sauront manigancer de façon à vous barbotter d'un côté, ce qu'ils auront dû vous céder de l'autre.

Y a pas à tortiller, ça ne conduit pas bien loin que de faire grève pour des foulaises. Vaudrait bougrement mieux, nom de dieu, se foutre carrément en grève, et donner congé aux singes. Mettre les pieds dans le plat hardiment et leur dire: « La mine, c'est nous qui l'avons faite ce qu'elle est; si même elle n'est pas plus chouette-ment agencée, si elle nous mange quelquefois, c'est votre crabulerie qui en est cause... Décanillez et dare dare, nom de dieu! Vous n'avez rien à foutre ici désormais: la mine nous la prenons pour nous, et nous saurons la faire marcher... Si vous faites des magnés, nous démolirons les ventilateurs... et vous après!... »

plût d'un bouillon, qui n'est guère que de l'eau chaude.  
C'est toujours la même chanson : on sème et on moissonne pour le riche... Mais je me suis pas fait de bile, et j'ai fait de la propagande ; j'ai distribué pas mal de brochures et de journaux. J'ai fait des causeries dans les granges, dans les auberges, ou bien encore, quand il tombait de la lance, on se foutait à l'abri, et je profitais de l'occase.

Ce que je t'ai engueulé un mufle de propriard ! C'était un beurte. Figure-toi que ce cochon ne m'a payé que 17 sous pour quatre heures d'ouvrage. C'était raide ! Encore heureusement que j'ai été à l'œil, car je n'avais pas fait mon prix d'avance. C'était à une balterie, je passais les gerbes :

Voilà que je l'entends dire à côté de moi : « les Belges ne m'ont demandé que quatre francs par jour, je leuren ai foutu cinq. » Ça m'a fait dresser l'oreille : « Un franc de plus ! que je me dis, c'est pas possible... l'es trop poli pour être honnête... » Et illico, je lui pose la question :

« Combien que vous allez me payer, à moi ? »

— Nous verrons, ça qu'il me dit.

— Pas la peine d'attendre, j'aime autant le savoir de suite.

— Heu, heu ! Trois francs cinquante par jour, » qu'il dégueule.

Ce que j'ai rouspété du coup ! « Sale chameau, t'as donc pas regardé ma tête ? T'en as du toupet. Règle-moi et dare-dare, que je me la casse... »

— Vous payer ? Montrez vos papiers ?

— Des papiers, j'en ai plus que toi et de bons, mais tu ne les verras pas... Si tu y tiens trop, tiens en voilà des papiers ! » et je lui colle sous le nez une Révolte et un Pei-

nard. Il en bavait ! Il parlait de rien moins que d'aller chercher les gendarmes.

— Va, va, que j'y fais, nous verrons si t'as le droit d'occuper des gosses de 10 ans et de les faire tourner 14 heures par jour... » Ça lui a fait de l'effet, et il m'a aboulé mes 17 sous.

« Les gendarmes, mon vieux Lapierre, ne lui auraient pas fait de bobo à ton proprio.

— Je le sais autant que toi, père Peinard, il s'est trouvé que ça m'a servi, et voilà tout !

Je n'en avais pas moins avalé mes 18 kilomètres pour rappliquer chez ce nom de dieu de cochon ; ce que je marronnais ! Il me fallut en avaler autant pour revenir à Meaux.

Et dire, que cet avaro m'est arrivé à cause d'un souvenir de collège qui faisait des galipètes dans ma caboche ! Depuis que j'étais en moisson je voulais voir la trogne de la statue de l'Aigle de Meaux, qui avait prononcé cette phrase élégante et profonde : « Je ne connais rien de plus triste que la chute d'une intelligence qui tombe. »

— Ton aigle de Meaux, m'a l'air d'être un sacré canard.

— Voyons Peinard, soit sérieux, c'était pas un canard, mais bien un ratichon qu'avait de l'éloquence à rendre des points à une vache qui pisse : Bossuet, quoi !

— Ah bien, alors, au lieu d'être un canard, c'était une oie, ton aigle.

— Blague, blague ! Ce qu'il y a de plus triste qu'une intelligence qui tombe (même deux !) c'est de voir des pauvres bougres de moissonneurs, l'échine au soleil, courbés sur la terre, la tête touchant les pieds, suant toute l'eau de leur corps... Quelles journées, nom de dieu ! Et dire que tout ce qu'ils endurent, c'est les riches qui en tirent

profit : ce blé qu'ils coupent, qu'ils foutent en gerbes, qu'ils jettent à la batteuse, demain servira à faire du pain...

Et ce pain, c'est pas les pauvres bougres de moissonneurs qui le mangeront : revenus dans leurs patelins, ils se serreront le ventre et crèveront la famine, se contentant de faire les yeux doux aux pains dorés qui reluiront aux devantures des boulangers.

### UN SALE TYPE

C'est d'un gros jean-foutre de bouffe-galette, qu'il s'agit, mossieu Després. Ce cléricard est allé à Saint Etienne s'informer des explo-

sions. Eh bien, ce qu'il a appris, c'est que ce sont les ouvriers, morts ou de demi-cuits qui ont causé la catastrophe.

Les directeurs, les ingénieurs, sont blancs comme neige : la faute est toute aux mineurs !

Ah, l'honnête chrétien, il est toujours du côté des assassins ; voilà où il nous mènerait avec sa monarchie et ses curés !

### ENTRE POSSIBILOS

J'étais l'autre soir, attablé avec quelques copains chez le bistrot du coin ; jabottant mille bricoles tout en lichant un litre de piccolo.

Voilà que rappleque un bon feu de possibile ; on se serre la cuillère et on lui fait une place sur la banquette. Illico, ça a changé le cours de la conversation : on s'est mis à casser du sucre sur les grands chefs du parti.

— Eh bien, que je fais, le torchon brûle chez vous ? Ah ! mon pauvre

ami, voilà où ça mène de faire de la popotte électorale, au lieu de s'occuper tout bonnement des questions de croustille et de patronat. Un jour ou l'autre, les types qui se sont foutus en avant, se chamaillent, se mangent le nez, et turellement on arrive à des scissions : c'est les richards qui en rigolent, nom de dieu !...

Mon possible gardait le pif dans son verre, il n'en pensait pas moins le copain : ces fourbis l'emmerdaient bougrement, ça se lisait sur sa tronche. Pour lors j'ai continué :

— Rappelle-toi le Congrès de Saint-Etienne en 1882. Ça a été la première scission : Brousse, Joffrin et la compagnie ont foutu Guesde, Lafargue, Deville et les autres à la porte. Les guesdistes ont été excommuniés chouetteusement : on aurait dit que Léon XIII avait passé par là !

Et pourquoi ? Pour des chamailleries électorales, des questions de programme, des foutaises, quoi ! Au fond, les uns et les autres crevaient d'ambition et voulaient foutre le parti dans leur poche.

Depuis on a marché séparément : toujours en se débinant, nom de dieu ! Ah ! quelles chieries que ces potins. Ça en a fait du temps de perdu, qu'on aurait bougrement mieux employé à cogner sur les bourgeois.

Aujourd'hui, sacré pétard, vous recommencez l'histoire de 1882. Et toujours, c'est une question électorale qu'il y a dessous ! Quand Chabert a eu cassé sa pipe, la brouille s'est foutue dans le ménage définitivement : d'un côté y a les partisans d'Allemane, de l'autre ceux d'André Gély.

On va s'engueuler salement, ça ne tardera pas ; les bons bougres qui se sont enrôlés dans le parti vont avoir plein le dos de ces zizanies d'ambitieux et ils enverront

leurs démissions à la gueule du fameux Comité National.

Voilà où l'on va, nom de dieu, quand on laisse aux ambitieux le moyen de grimper sur le dos des bons bougres.

Si dans le parti possibilite on avait foutu au rancard le fourbi électoral, aucune de toutes ces saloperies n'aurait pu arriver. Pardine, des ambitieux auraient rapliqué, comme il en va partout; mais quand ils auraient vu qu'ils ne pouvaient s'accrocher à rien, de deux choses l'une: ou bien, leur ambition leur aurait passé, tout comme une maladie; ou bien, elle leur serait restée, et alors ils auraient décanillé vivement et seraient allés dans la mare aux grenouilles de la politique.

Vois-tu, pour faire du socialisme, du vrai, nom de dieu! Celui qui par un coup de chambard épastroûtillant donnera la croustille au popolo, faut pas que l'ambition de quelques mufles puisse jamais dévier le mouvement.

Si ceux-là ont la certitude qu'à aucun moment ils ne pourront décrocher une timbale de bouffe-galette, ils ne sont pas à craindre. Ils peuvent manigancer à leur fantaisie, bricoler et popotter, comme ils ne peuvent s'accrocher à rien, ils retombent toujours sur le cul.

On peut même sur quantité de points n'avoir pas les mêmes idées, que que ça fout! Jamais on n'arrive à se foutre les uns dans un camp, les autres dans l'autre, parce que pour que ça en vienne là, il faut que l'ambition des chefs s'en mêle.

Chez vous c'est pas ainsi, mon pauvre possibilite. Aussi, un de ces quatre matins, vous allez avoir d'un côté ceux qui en pincinent pour Allemane, de l'autre ceux qui suivent André Gély...

Mon possibilite n'avait pas levé le nez, nom de dieu. Il a avalé son demi-setier d'un coup, a serré la

patte à chacun et s'est esbigné. Sur qu'il ne tardera pas à envoyer dinguer tous les pontifes!

### TRAVAILLE!

Travaille encor, tire l'aiguille!  
Attelée à ton dur labeur,  
Ce n'est pas pour toi, pauvre fille,  
Que sont l'amour et le bonheur,  
Travaille encor, tire l'aiguille!

Travaille encor, tire l'aiguille  
Dans un noir taudis, sous les toits,  
Quand au dehors le soleil brille  
Et qu'il fait bon courir les bois,  
Travaille encor, tire l'aiguille!

Travaille encor, tire l'aiguille!  
Tes pauvres doigts endoloris  
Saignent pour nourrir ta famille,  
Pourtant moins que ton cœur, meurtris,  
Travaille encor, tire l'aiguille!

Travaille encor, tire l'aiguille!  
Ces habits de soie et satin  
Sont pour une autre moins gentille,  
Pour rendre belle une catin,  
Travaille encor, tire l'aiguille!

Ah zut, il m'arrive un avaro! Le dessin qu'un chouette copain avait fait, et qui accompagnait les vers ci-dessus a reçu un gnon dans la gueule; de sorte qu'il me faut faire visage de bois, cette semaine.

Vous plaignez pas les aminches, je vous en promets un galbeux pour dans huit jours.

Pour lors, aujourd'hui, je vas me contenter de vous jaspiner ce que contenait le dessin, puisque y a pas mèche de vous le faire relutquer.

C'est un atelier de couture, qu'il représentait: les pauvres gonzesses courbées en deux sur l'ouvrage, tirent, tirent l'aiguille! S'agit de pas perdre une seconde, faut bûcher ferme, pour permettre aux richardes de se frusquer chouettelement.

Quelle existence, que celle de ces

pauvres filles! Elles rapliquent à l'atelier le matin, et jusqu'au soir, restent le cul sur un tabouret, sans bouger, toujours les yeux sur l'étoffe, cousant à tire-larigot.

Aussi, faut voir les gueules qu'elles ont! C'est pas la poudre de riz qui les rend pâlottes, pas besoin de ça, nom de dieu, pour avoir des figures de papier mâché.

Et si encore vous me disiez, une fois la journée finie, c'est fini! Mais non, elles savent à quelle heure elles entrent, jamais celle à laquelle elles sortiront.

Qu'il arrive une pouffiasse quelconque, que la garce fasse de ses épates, et dise d'un ton grincheux qu'il vous donne des envies de labâfler: « Je veux ça pour telle heure, il me le faut!... » Illico, le patron raplique à l'atelier: « Eh là, vous autres, on veille ce soir!... »

Veiller, ah nom de dieu, c'est ça qui n'est pas drôle, et en saison, ça arrive quasiment tous les soirs: on comptait se tirer vers les 7 ou 8 heures, et rentrer boulotter à la maison, y a pas plan!

« Pourtant elles ne peuvent pas rester sans boulotter, les malheureuses?... que vous allez dire, oh ben, y a des restaurants à chaque porte. »

Vraiment, vous pensez qu'elles vont aller dîner à la gargotte? C'est déjà bien de trop pour elles, d'être forcées d'y boulotter le matin! Foutre, toute leur paye de la journée passerait en mangeaille du coup.

Alors pour se donner le nerf nécessaire pour abattre la besogne, les pauvres filles descendent d'un galop, s'en vont avaler un bouillon ou une soupe, et remontent s'atelier vivement.

Les voilà pour une partie de la nuit à trimer dans une turne où le gaz chauffe bougrement, ne s'étant ingurgitées qu'un bouillon depuis midi!

Quand elles rentreront à leur piaule, sur les dix heures, minuit, ou même plus tard, elles trouveront le frichti froid, et grignoteront un bout de carne et quelques légumes.

C'est ça qui les requingue, nom de dieu! Et dire que sur la quantité; y en a qui sont enceintes, il sera solide le loupriot quand il rapliquera: En, les grosses légumes, geulez contre la dépopulation! Tas de salops.

J'entends des gobeurs s'écrier: « Oui, mais y a la loi sur le travail des femmes... Les inspectrices passent dans les ateliers et se gênent pas pour foutre des amendes aux patrons qui se moquent de la loi... »

Pauvres fourneaux, faut-il que vous en ayez une couche! Ya toujours des accomodements avec les inspectrices: bougrement plus qu'avec le ciel; s'agit de pratiquer des graissages de patte bien à propos.

Et même, admettons que la bonne femme fasse son métier franchement, pensez-vous que les singes ne sont pas assez à la roue, pour la foutre dedans et la berner, à tel point qu'elle n'y voit que du feu?

Tenez que je vous cite un fait: c'est dans une boîte près des grands boulevards, que ça se passe. Bien souvent dans la journée, on laisse les ouvrières se tourner les pouces, ne leur donnant rien à foutre.

Arrive la nuit « on veille ce soir! » que geulent les chameaux.

Alors on fait passer les ouvrières dans les salons, on boucle les volets, de manière qu'on ne voye pas de lumière, et l'affaire est dans le sac.

Les inspectrices peuvent venir, nom de dieu! On leur ouvre toutes grandes les portes des ateliers, et

turellement elles s'en retournent, roulées comme dans de la farine. Pendant ce temps, les pauvres gonzesses s'escriment derrière les portes bien bouclées, usent leur jeunesse pour enrichir les patrons: des fois, elles ne s'en vont qu'au petit jour, les malheureuses! Y en a même qui trop esquinées pour s'en retourner à leur cambuse, se couchent sur un canapé et roupillent comme elles peuvent.

Allez, on aura beau pisser des lois et des lois! En pisser à perpète, ça ne sera toujours que du battage: le populo n'en restera pas moins exploité; seulement il sera plus facile à mener, s'il a le malheur de couper dans ces fumisteries de lois protectrices.

### LES RATICHONS TROUBADES

Les crétiens du radicalisme sont fiers d'avoir pondu une loi qui force les séminaristes à prendre le flin-got.

Six mille vont être incorporés cette année. Hein, le beau résultat!

En vue de la guerre civile qui se mijotte, nous allons avoir en plus six mille calotins aguerris, sur le dos. Et presque tous deviendront chefs, vu qu'ils sont instruc-tionnés.

Aussi les évêques qui, s'ils étaient logiques, devraient défendre à leurs apprentis de verser le sang humain, les engagent de partir, d'aller à la caserne y apprendre le métier.

Nous voilà bien avancés, nom de dieu; valait mieux qu'ils restent à la sacristie!

C'est pour dire que toutes les ré-formes pacifiques, quelques libé-rales qu'elles paraissent, tournent toujours contre le populo.

Ya qu'un moyen d'aller de l'avant et qui lasse peur aux richards, c'est de cogner sans crier gare.

### SUICIDES ET CRIMES

Paris, 26 août.

Mon cher Peinard,

On ne parle plus que de ça, nom de dieu: un jour des crimes abominables, le lendemain des suicides. On les apprend plus seulement par les journaux, on les voit s'accomplir en pleine rue: chaque quartier a les siens.

J'en ai encore le cœur tou! barbouillé! Y a pas une heure, que j'ai vu une jeune fille de dix-sept ans se foutre à l'eau, au pont Notre-Dame.

Et j'ai eu le temps de la reluquer la pauvre gonzesse. Elle cheminait devant moi, depuis la rue Turbigo, comme je m'en allais vers trois heures, voir les aminches à Pélago.

Je suivais le boulevard Sébastopol, et la reluquais de la tête aux pieds: grande, cheveux châtain; fraîche sous des traits fatigués; ses lèvres étaient gonflées comme celles d'un enfant qui a beaucoup pleuré et qui a reçu des coups.

Je remarquai sur son cou, d'une blancheur épatante, une légère égratignure.

« Elle est bien malheureuse, cette enfant, que je me fais; qu'est-elle? petite ouvrière, bobonne ou trottin? D'où sort-elle, ou va-t-elle?... »

Ou elle allait, je l'appris quelques instants après! C'est aux ponts qu'elle allait, pour se foutre à la Seine:

« Tiens, me disais-je, elle suit toujours le même chemin que moi... » Deux fois elle me regarda, et même j'étais pour lui dire: « Vous avez l'air bien en peine, mademoiselle?... » Mais quand on devient vieux, on devient tourte: j'ai pas osé.

Nous arrivons au pont Sébastopol: elle hésite un peu et prend le même côté que moi. Je tournais le

pont et me disposais à traverser le marché aux oiseaux, quand tout d'un coup, je ne la vois plus.

« Où a-t-elle passé, que je me dis?... » Et je vois le monde rappliquer vers le parapet; j'y cours aussi et je vois la pauvre bougresse dans l'eau, s'accrochant aux pierres du pont, trempée jusqu'aux épaules, mais soutenue par ses jupes.

Une barque arrive aussitôt, deux bons gas la saisissent et la sortent du bouillon. Ils la remontent, et au milieu de la foule elle est conduite à l'Hôtel-dieu...

En revenant de Pélago, je suis entré à la Morgue. Là, nom de dieu, tous les jours le tableau change: des vieux usés par le turbin; des jeunes battus, poussés à bout; des femmes qui ne savent plus quoi devenir... on n'y voit pas de bourgeois! Quand il y en a un, par hasard, on en fait du pétard, c'est tout un évènement.

Ah, tas de sacripants, vous faites semblant de chercher des assassins, mais c'est vous! Dans chaque ministère, à l'Elysée, y en a des fioppées d'assassins, et qui n'ont pas d'excuse.

Vous vous gobergez, vous vous foutez de la misère du populo; mais bientôt vous paierez tous vos crimes.

Un AMINCHE.

### BAGNES FLOTTANTS

Je reprends la babillarde de l'ex-canonnier de l'Aréthuse. Après le fourbi de l'embauche, vient, turellement, la vie à bord.

Pas besoin de dire que les mate-lots endurent les cent mille cheries des saisons et des climats: vent, neige, pluie, soleil, fraîcheur; tout leur tombe sur le casaque; y a

pas à dire, « mon bel ami » faut subir tout, nom de dieu.

Ca, on s'y ferait encore! Mais les emmerdements de la nature ne sont rien, comparés à la roserie des chefs: ça, c'est autre chose!

On a beau s'ingurgiter des chop-pines de philosophie dans le coco, un moment vient où on perd pa-tience. Sur, que plus d'une fois, un matelot a des démangeoisons au bout des bras; des envies le prennent d'envoyer le capitaine ou son second, boire un bouillon et faire la joujoute avec les requins.

Pour la moindre foutaise, on vous colle aux fers; pour un rien, une réponse inconvenante, un retard à monter au quart, etc... on y coupe pas.

Les fers, — le copain dit que c'est pas trop dur; je veux bien le croire sur parole, nom de dieu. Le fait est qu'il a peut-être raison: aux fers on se repose, et foutre on en a be-soin!

Mais voilà le chien dent, les co-pains en pâtissent; en plus de leur besogne, il leur faut s'appuyer celle du matelot aux fers. La nuit surtout c'est bougrement dur. Ainsi au lieu d'avoir une heure et demie de barre (roue de gouvernail) à faire, on est obligé d'en faire chacun 2 heures ou 2 heures et demie.

Ah foutre, il n'y fait pas bon à la barre! Surtout quand il fait un temps à ne pas foutre un chien dehors: c'est que bougre, faut pas se laisser distraire une seconde, s'agit d'ouvrir l'œil, et le bon, nom de dieu!

Les fers, c'est rien: au-dessus, y a les tribunaux maritimes, qui se chargent de rendre des points aux conseils de guerre.

Les gas sont tenus d'obéir à tout ordre, bien souvent inutile, sans jamais faire la moindre observance: si on les pince à murmurer, mal-heur à eux! Ils passent en juge-

ment et les tribunaux maritimes ne les ratent pas : 8 ou 15 jours de solde en bas, ou prison d'un mois à un an, pour refus de service. Si quelque zigue, un peu à l'œil est entendu, pendant qu'il fait remarquer l'oppression et l'esclavage qu'ils subissent, le capitaine fait un rapport, l'accuse de chef de complot et le pauvre bougre est salé!

Pendant les quarts de nuit, il y a quatre hommes et un novice sur le pont, plus un officier de quart.

Si on est pris par un grain et qu'il faille serrer les voiles, la bordée qui est au repos est forcée de monter, pour donner un coup de main : on est trop peu nombreux, nom de dieu, et les voiles sont dures à serrer quand il fait mauvais temps, — surtout si elles sont mouillées.

A bord de certains navires de la Compagnie Cyprien Fabre de Marseille, où le copain vient de naviguer, et qui portent à chaque voyage pour New-York, de 800 jusqu'à 1000 et quelques passagers, à partir de minuit on commence le lavage du pont, avec la bordée de quart.

Pendant ce temps, y a personne pour veiller devant, on fait même descendre l'homme de vigie, pour donner la main aux autres au nettoyage.

Si par malheur on fait un abordage, tous les passagers qui sont dans les faux-ponts, ainsi que les gas de la machine et les matelots aussi, eh bien?... Eh bien, on prend un sacré bain de pieds tous en chœur!

Et ça, à qui la faute, nom de dieu? A la rapacité de la Compagnie, qui préfère exposer les pauvres bougres à couler, plutôt que de se payer quelques matelots de plus. Il n'en manque pourtant pas dans tous les ports, surtout à Marseille, au

Havre et à Bordeaux, où le nombre augmente tous les jours.

Ah! la Compagnie s'en fout pas mal qu'on manque de sécurité à bord! Ses bateaux sont assurés, ainsi que la marchandise qu'il y a dedans : y a que les pauvres bougres qui ne sont pas assurés, mais c'est pas ça qui empêche les types de digérer.

Y a pas, mille sabords, c'est une cochonne d'existence que celle de matelot : mauvaise nourriture, trop de travail pénible, coups de mer qui rallent de temps en temps un copain; vent, pluie, neige, glace, ou bien chaleur des Tropiques et de l'Equateur, ça pendant 15 ou 18 heures par jour.

Sur chaque paye on leur retient 3 du cent, et quand ils ont réuni 25 ans de navigation, et au moins 50 ans d'âge, on leur fait une retraite de 20 sous par jour. Seulement faut avoir 50 ans! Et nom de dieu, ceux qui arrivent à cet âge sont bougrement usés, ils ne profitent pas longtemps de leurs vingt sous : c'est la caisse des invalides de la marine qui ramasse tout.

## EN CASERNE

Si dans les Palais d'Injustice, les enjuponnés sont dégueulasses, c'est bien autre chose aux conseils de guerre, dans les casernes.

Là, les galonnés, collent la prison, la mort, aux truffards, pour des bricoles auxquelles on ne ferait pas attention dans la vie ordinaire.

Foutre, faut qu'ils inculquent la discipline, l'obéissance, aux pioupious, pour qu'ensuite ils canardent le pauvre monde sans barguigner.

Voici la babillarde que je reçois d'un chouette copain de Lille, (les

grands canards n'ont pas ouvert le bec :)

Lille, 26 août 90.

Mon vieux Père Peinard,

Je t'annonce l'affaire d'un trou-bade qui vient d'arriver à Lille; un blanc bec de cabot lui dit: vous allez balayer la chambre.

— Je peux pas faire ça tout seul, que répond le trou-bade.

— Je vous dis de balayer la chambre!

— C'est impossible de faire ça seul.

— Allez, allez! Et vivement encore! que redit le sale merle.

— « Eh bien moi, je t'emmerde avec ta patrie! »

Le pauvre bougre a été amené par la racaille. Pense un peu dans quelle position sont ses parents à Amiens!

Il a passé samedi dernier en correction militaire: ils étaient à dix, pour témoins, nom de dieu. Un seul a affirmé qu'il avait dit le mot, merde pour toi et pour la patrie. Il en a attrapé pour cinq ans. Le chouette zigue a encore répliqué: « Vous êtes tous de la canaille! Du reste, voici mon képi, dégueulez dedans!... »

Sans plus tarder, ils ont collé au pauvre bougre dix ans de prison et dix ans de surveillance. Il a été emmené en bateau, le même jour pour aller là-bas, casser des cailloux.

Ah, nom de dieu, si la révolte avait soufflé dans l'esprit de ce pauvre bougre, il aurait au moins réglé le compte à un dessacrés cochons qui nous emmerdent.

UN JEUNE ZIGUE.

Voilà où on en est, nom de dieu! On prend nos gosses, on les tient dans le chenil, on les ensauvage pour nous faire dévorer à l'occa-

sion, dans les grèves ou les manifestations.

Pour un oui, pour un non, on les condamne sans pitié! Et dire que tous les ans la conscription se fait sans grabuge : c'est la moisson humaine.

Les jeunes gas s'y rendent eux-mêmes et ne cassent pas l'urne à numéros sur la trogne des grosses légumes.

## EN PROVINCE

Feuquières (Somme). — Dimanche 17 août, devait avoir lieu chez Bernard, à Feuquières, une conférence organisée par quelques copains.

La salle était promise par le proprio et tout aurait marché comme sur des roulettes, s'il n'y avait pas un maire dans le patelin. Ce nom de dieu de type, avait bien donné un récépissé autorisant la réunion, quoique ça, il avait en sous-main pistonné le proprio : tant et si bien qu'il l'a influencé et l'a persuadé de refuser la salle malgré sa promesse.

Bast, les copains sont à l'œil : ils ont tenu la réunion tout de même, nom de dieu! Turellement on a daubé sur les autorités...

Ah foutre! voilà des pays où il est nécessaire qu'il en pousse des zigues d'attaque : on se croirait être encore avant 89, nom de dieu!

Dans chaque village y a un château, avec un seigneur dedans, turellement : aussi loin que porte la vue, et même davantage, toutes les terres sont au richard. Les campluchards sont tous à ses ordres et à son service, ils ne peuvent quasiment pas lever le petit doigt sans son autorisation.

Et quelle vie, mille bombes, que celle de ces pauvres bougres! Depuis le fermier jusqu'à la dernière

vachère, c'est la misère complète. Pendant que le seigneur boulotte les bons morceaux, et leur fait porter à la ville ce qu'il a de reste, eux bouffent des tartines de fro-mage blanc, quelques ognons et quelques maigres morceaux de lard.

Et pourtant foutre, c'est ces gas-là qui cultivent les domaines du seigneur, c'est eux qui devraient croustiller chouettement — et non les feignasses qui se roulent les pouces au château!

Ça viendra! Ça viendra, nom de dieu! La moutarde montera au nez des campluchards, pour lors, ils feront décaniller les richards et foutront le grappin sur les terres.

**Desvres.** — Parait que ce que j'ai dit sur cet enfer de petit patelin n'est que de la gnognoite, comparé à la misère qu'endurent les pauvres bougres. Un bon feu de là-bas m'envoie de nouveaux tuyaux que je colle quasi nature :

Figurez-vous, nom de dieu, qu'il y a des ouvriers qui gagnent quatre sous de l'heure! Comment s'y prendre pour foutre la beccquée à la marmaille?

D'autres pauvres gas arrivent à gagner cinq ou six sous; mais il leur faut trimer de six heures du matin jusqu'à dix heures ou minuit dans une poussière terrible.

Ou c'est pas drôle, non plus, c'est au four; y a 60 au 65 degrés de chaleur, — une rotissoire, quoi! Et siles copains la trouvent mauvaise, ont l'air de bafouiller quelques observations, ils sont salement engueulés et traités de rossards et de feignasses.

Turellement ceux qui les engueulent n'en foutent jamais un coup; ils palpent quatre ou six cent francs par mois, sans compter les tours de bâton.

Quand un pauvre feu est en re-

tard pour son loyer, ils se payent eux-mêmes d'un coup sur son salaire, et se foutent pas mal que une famille n'ait rien à bouffer durant une quinzaine.

D'autres ouvriers font cinq à six kilomètres tous les matins pour venir au turbin, si malheureusement on est en retard de deux ou trois minutes la porte est bouclée: une demi-journée de perdue! Hélas, on est levé depuis 4 heures du matin et la veille on s'est couchés à 11 heures.

« Ah, mon cher Peinard, si tu pouvais faire changer tout cela, que dit le copain, et si au moins dans les hautes sphères gouvernementales on s'occupait de l'ouvrier! Mais il y a pas de danger, on fera des séances qui dureront cinq ou six heures à la Chambre, puis on fera un semblant... puis c'est tout. Mais pendant ce temps le pauvre diable qui n'a pas de travail, et plus le sou est lamentable. Tant pis, qu'il se débrouille! Avec ça qu'il faut rester honnête; mais lui en donnera-t-on les moyens? S'il chippe un pain on le condamne à deux ou trois mois de prison, et alors que deviennent sa femme et ses enfants?... *Il faut qu'il reste honnête!* N'est-ce pas risible, est-ce pratique, tout cela, qu'en penses-tu?... »

Ce que j'en pense mon pauvre vieux! J'en suis en rage, et je voudrais que nous puissions foutre en l'air, illico cette putain de société.

Mais, nom de dieu, t'as l'air d'attendre quelque chose des gouvernants. Jamais de la vie, ils ne feront rien pour le populo; leur métier est de nous serrer la vis le plus possible.

Faut pas que les bons bougres se laissent périr par le trop de turbin ou la misère; qu'ils s'entendent entre bons copains et réquisitionnent chez les richards, mais jamais chez les pauvres, foutre! Si on s'a-

mause à prendre un pain, c'est le même prix, et puis il faudrait recommencer tous les jours.

Faut pas être assez feignasse pour se laisser crever de besoin. Nous avons droit à la vie, au bien-être et au bonheur. Rien de tout ça ne tombe rôti, faut du nerf, nom de dieu!

Citoyen Peinard,

Une chose m'a emmerdé à cent sous le centimètre carré; voici :

J'ai un mioche, ça c'est nature. Nature aussi, il est à la laïque. Dernièrement c'était les prix: qu'elle vache de cérémonie!

D'abord, y avait un-mossieu je ne sais plus qui, qui présidait; il nous a foutu un discours de trou du cul, où il disait que tout était pour le plus mieux dans le meilleur des mondes: « Vos mères et vos pères vous ont élevé dans l'amour de la liberté et de la patrie... c'est à vous de grandir pour préparer l'avenir... » As-tu fini, vieille moule! Si tu savais l'avenir qu'ils te préparent, nos mômes, tu ne te foutrais pas la sous-ventrière sur la panse, espèce de maire, — mais tu foutrais vivement ton camp.

Mais c'est pas tout. Après ça voilà l'instituteur, un zigue celui-là, qui lit le *palmarès*, qu'ils appellent ça. Les gosses vont chercher leurs prix; ils étaient contents, les gas, tu comprends. Après tout, on est gosse; nous l'avons tous été, parbleu, même le père Chevreul! Et à cet âge-là on ne songe pas trop à la question de croustille.

Qu'est-ce que je vois? On leur foutait des couronnes sur la tête.

Des couronnes, nom de dieu! Eh bien, nous ne sommes donc pas en République? Je ne connais qu'un truc, moi: quand on est en République y a pas de roi; et quand y a pas de roi, y a pas de couronne!

C'est vrai que la République que nous avons, et puis de la merde, c'est la même chose; tu le dis assez souvent, mon vieux Peinard.

L'ornement naturel du citoyen c'est le bonnet rouge, et non des feuilles de laurier ou de chêne en papier. Si c'est comme ça qu'on veut symboliser les principes d'égalité à nos gosses, foutre, c'est pas la peine de leur faire user des fonds de culotte sur les bancs. Je m'ai laissé dire qu'en 93, les anciens ont dégringolé les statues et les emblèmes des rois.

Pourquoi donc qu'on remet les couronnes à la mode? Ça a l'air de rien, mais sur l'intellect des loupiots, ça fait de l'effet.

LE TUNIER.

Les symboles, mon vieux camaro, quoi qu'ils représentent, sont bougrement usés. Il nous faut mieux que des symboles, aujourd'hui: c'est ce qu'il y a dessous que nous voulons.

Ça n'empêche que t'as raison pour les couronnes, c'est assez dégueulasse cette façon d'emberlificotter la caboche des enfants: liberté, égalité, couronnes.

On nous amuse depuis longtemps avec les emblèmes, de même qu'avec les principes et les grands mots; faut pas y couper de trop, même pour ceux qui nous servent, de peur de s'endormir dessus.

**Petite Poste.** — B. Limoges. — M. Agen. — Bollène. — J. Reims. — B. Béziers. — D. Denain. — F. Amiens. — P. Saint-Denis. — C. Tarzout. — W. Fresseneville. — P. Terrenoire. — M. Nantes. — B. Revin, reçu galette, merci.

Les groupes ou camara les qui correspondent ou qui voudraient correspondre avec le groupe *Les Libertaires* et le *Syndicat des Hommes de peine*, devront adresser leurs correspondances au compagnon Samuel, 36, rue Badouillère, St-Etienne (Loire).

D'ici une quinzaine, je raconterai

## LES AVENTURES DU PÈRE PEINARD En 1900

Quantité de types font les malins, parce qu'ils collent sur le papier des histoires du temps passé, ou même du présent : belle foutaise, nom de dieu !

Plus mariole que tous ceux-là, je vais vous conter l'avenir au *xx<sup>e</sup>* siècle, quand la *Sociale* sera en marche. Pas besoin d'insister, hein ? Les choses que je dirai arriveront : si vous n'y coupez pas les aminches, faites un brin de poirotage et vous les verrez, avant peu, défiler sous vos quinquets.

C'est en Algérie que ça se passera... Mais chut, j'en ai assez dit ; je vous ai foutu l'eau à la bouche, ça suffit !

### DÉPOSITAIRES DU PÈRE PEINARD

*Nîmes*, aux kiosques du Palais et du Grand Temple.  
*Guise*, Mme Moirau.  
*Revin*, Badré Mauguère.  
*Pamiers*, Marcelin Rouaix.  
*Troyes*, Pannetier, 2, rue du Petit-Credo.  
*Marseille*, Marius Gauchon, kiosque du cours Belzunce et dans tous les kiosques et marchands de journaux.  
*Berre*, Rostaing.  
*Angoulême*, Guillemain.  
*Bordeaux*, Mme Maury, 4, place Intérieure-d'Aquitaine.  
*Palange*, 1, rue Saint-Sernin.  
*Arest*, Balzagette.  
*Grenoble*, Pelay, rue Très-Cloître.  
*Roanne*, Bertranche, rue de Clermont.  
*Orléans*, V. Guérin, 13, rue Royale.  
*Agen*, Saint-Paul, md de journaux.  
*Toulon*, Marius Magand, rue de la République, 87 bis. — Mme Burle, place Louis Blanc, en face la douane. — Mme Carrère, cours Lafayette et place Hubac. — Au Pont du Loe, place de l'Église et dans tous les kiosques de la ville.  
*Angers*, dans tous les kiosques et tabacs.  
*Armentières*, Malfoy, rue d'Ypres.  
*Lille*, Hayard, rue des Arts.  
*Cambrai*, Meert, aven. de la Gare.  
*Lyon*, Bernard, 96, rue Moncey. — Maumez, 24, rue Saint Cyr, Vaise.  
*Thizy*, Chabas, place du Marché-au-Légumes.

*Tarare*, Nottin, libraire.

*Montceau-les-Mines*, Desalle, rue Centrale.

*Reims*, Mme Baudet-Lenglet, esplanade Cères.

*Blanzay*, Dumilieu.

*Fresseneville*, Vidcoq.

*Flixecourt*, Wasse Duchaussoy.

*Avignon*, Nouveau Bazar, place du Portail-Mathéron.

*Véron*, Mme Chasselieu.

*Alais*, Codou, 18, rue Sabaterie.

*Vienne*, dans les kiosques et bureaux de tabac.

*Brest*, Mme Alliot, kiosque de l'avancée de la porte de Landerneau.

### CHANSONS AVEC MUSIQUE

Le Père Peinard au Populo.

Y a rien de changé.

La mort d'un brave.

Les grands principes, je m'assois des sus !

Faut plus d'gouvernement.

Le Chant des Peinards.

L'Internationale.

Le droit de l'existence.

### DEUX RONDS CHAQUE, adresser

les demandes au PÈRE PEINARD,

L'Anarchie et la Révolution, par

Jacques Roux..... 0.15

L'Imprimeur-Gérant : FAUGOUX.

Imp. spéciale du Père Peinard,  
120, rue Lafayette, Paris.